

Nos lecteurs nous demandent de les guider dans le choix de leurs livres...

L'embaras de nos lecteurs

A différentes occasions, quelques-uns de nos amis se sont directement adressés à notre rédacteur pour être renseignés sur la valeur de tel ou tel ouvrage qu'ils avaient l'intention de se procurer. Depuis ces six derniers mois, les demandes de cette sorte sont devenues beaucoup plus fréquentes ; on nous engage surtout à indiquer régulièrement dans notre revue, dès leur parution, les livres dont nous pouvons recommander la lecture au public de *Clarté*.

La traite des Muses

Les préoccupations de nos lecteurs sont parfaitement légitimes. Elles sont les nôtres. A maintes reprises, *Clarté* a dénoncé l'emprise du mercantilisme sur la littérature d'après-guerre. Mais le danger est encore beaucoup plus grand que nos lecteurs ne se l'imaginent.

L'édition, la librairie sont devenues un commerce incroyablement prospère. De nombreuses firmes ont vu le jour et pourtant les anciennes maisons, loin de périr, accroissent dans des proportions inouïes leur chiffre d'affaires. A la devanture des libraires, les étalages gonflent et s'étalent. A Paris, des centaines et des centaines de vitrines offrent au regard les dernières nouveautés ; il n'y aura bientôt plus une mercerie ou une papeterie qui n'aient son rayon de vente de livres. Il existe des rues entières où l'on voit plus de librairies que de bistros.

On lit beaucoup, certes, mais que lit-on ?

Oh ! c'est très simple. Prenez, depuis cinq ans, les gros tirages : Pierre Benoît, le roman d'aventures ; Victor Marguerite, la pornographie ; derrière ces chefs de file, la masse des romans d'aventures d'X... ou Y..., la masse des romans « audacieux » d'amour et de passion où se distinguent W... ou Z... Bref, la plus piètre des marchandises, le moyen d'exciter et de satisfaire la curiosité la plus banale ou les instincts les plus bas.

Mais, me dira-t-on, il y a les prix littéraires, la critique.

Ah ! parlons-en, des prix littéraires !

La forêt de Bondy des Grands Prix Littéraires

Depuis la guerre, les prix littéraires ont poussé comme des champignons. Autant de scandales. Aux classiques prix Goncourt, Grand prix du roman de l'Académie française, prix de la Renaissance, prix Femina, etc..., sont venus s'ajouter le prix Balzac, le prix France-Amérique, le prix du Merle Blanc et bien d'autres,

jusqu'à ce grotesque prix Flaubert qui sombra l'an dernier dans le dégoût et le ridicule quand on découvrit que ce prix de 45.000 francs avait été fondé par un mécène qui n'était autre que l'auteur d'un des trois romans couronnés.

Le lecteur, l'honnête lecteur, saisi d'un instinctif respect devant le livre et surtout devant le livre primé, ne saurait soupçonner la pourriture des milieux dits littéraires. Dans une mêlée confuse, l'arrivisme le plus bas, les appétits d'argent et les vanités s'affrontent. Démarches louches des auteurs, combines, stratégie tortueuse, ruses diverses, et, décuplant le tout, le mercantilisme des éditeurs, qui, poussés par les circonstances, ne sont plus, à quelques rares exceptions près, que des traitants, des marchands qui lancent un produit et un livre à tout prix, par tous les moyens, comme on lance une pâte dentifrice ou des pilules de santé.

Reste la critique.

Le ratelier de la critique

Il est, certes, parmi les critiques, quelques hommes honnêtes, dont l'impartialité ne s'exerce toutefois, sauf rarissimes exceptions, que sur le plan de la critique bourgeoise, de l'intelligence bourgeoise et, la plupart du temps, la plus réactionnaire. Pour ces honnêtes critiques-là, un révolutionnaire est un habile homme, ou mieux un fou ou un aigri. Mais, pour cette minorité de professionnels bornés et consciencieux, combien d'entrepreneurs liés par la camaraderie de chapelle ou, ce qui est pire, par les mots d'ordre qu'ils reçoivent de ceux qui les emploient : directeurs de journaux et de revues, éditeurs même.

Cherchons ensemble les douze bons livres de l'année

Voilà où en sont arrivés les milieux littéraires en 1924. Résultat : les gens qui lisent pour se cultiver renoncent à acheter les livres d'auteurs modernes dont ils se méfient si justement.

Et pourtant il y a, dans la littérature moderne, des livres qu'il faut connaître. Certes, il ne sont pas nombreux, ces livres-là : une douzaine au maximum dans l'année. Mais encore faut-il les trouver dans les milliers de mauvais bouquins jetés sur le marché. Eh bien ! si nos lecteurs le veulent, *Clarté* les découvrira ces douze bons livres-là et les désignera à ses lecteurs. Mieux, *Clarté*, pour ses lecteurs, organise un service spécial de librairie pour leur expédier chaque mois le livre choisi : LE LIVRE DU MOIS.

CLARTE.

ÉDITORIAL

LES ÉLECTIONS ET LES CLASSES MOYENNES

Cet éditorial est écrit à la veille du scrutin. En soi la campagne électorale qui va prendre fin est un événement assez significatif (en dehors du résultat final) pour que quelques leçons précises s'en dégagent. Nous nous bornerons aujourd'hui à l'examen des manœuvres des partis bourgeois.

Premièrement l'impression aveuglante : toutes les affiches, toutes les déclarations et proclamations ont visé les classes moyennes. On sent que la récente crise du franc a créé tout un auditoire attentif aux commentaires des candidats. Il n'y a pas longtemps que tous les gens de petit ou de moyen état ont entrevu l'écroulement de leur destinée présente.

Elections — affaire de classes moyennes, il n'y a là rien de bien nouveau, pourrait songer un lecteur étranger, au courant de notre histoire politique d'avant-guerre. Si ! Il y a eu un grand fait nouveau : la façon dont les candidats s'adressaient aux classes moyennes.

Avant la guerre il s'agissait de savoir comment on organiserait la démocratie au mieux des intérêts moyens, comment on faciliterait l'ascension sociale de tout petit-bourgeois, comment on protégerait la petite accumulation, la petite épargne. Il s'agissait d'ailleurs toujours, en même temps, de bien plus belles choses : Justice, Egalité, Fraternité, Droits imprescriptibles, et surtout Progrès. Toute affiche électorale comportait de tels motifs décoratifs.

Cette fois on a placardé... des graphiques ! Graphique du franc, graphique du prix de la vie, graphique des naissances... Autrefois on demandait au petit-bourgeois : comment nous installerons-nous dans cette démocratie française, qui est le meilleur des mondes possibles ? Aujourd'hui on lui demande : comment nous défendrons-nous pour que nous ne tombions pas dans le pire des mondes possibles ? Alors plus de vastes conceptions, plus d'idéalisme parlementaire. Causons sérieusement ! Parlons donc de la vie chère ! Et le même phénomène économique sert à une demi-douzaine de démonstrations contradictoires.

Notons avec soin ces symptômes. Nous avons connu une démocratie où les intérêts des classes moyennes étaient d'accord avec les intérêts généraux de la production. Comme par hasard cette démocratie avait pour couronnement toute une pléiade de grands Principes et de généreuses Idées qui se traduisaient en une culture « moderne », progressive, scientifique, triomphante. Alors les affiches électorales parlaient des Droits de l'Homme, et d'Instruction Publique pour tous. Parce que partout, de par le monde, le commerce marchait à plein, ronflait plus fort que les fabriques : ce qui convenait à l'un servait aussi les autres. Progrès ! Démocratie !

La guerre a renversé tout cela.

Il faut bien se persuader de ce fait : depuis Agadir on peut dire que l'harmonie entre le négoce mondial et les intérêts de chaque grosse industrie était virtuellement abolie. Les classes moyennes françaises (et aussi les commerçants allemands) favorisèrent des compromis, des trêves, des arrangements précaires. Mais les industries lourdes étaient là, impitoyables volontés impérialistes.

La guerre, c'est l'acceptation ouverte de la primauté industrielle. Les classes moyennes de l'Entente s'y conforment avec enthousiasme, parce qu'elles se persuadent que seule l'Allemagne militariste a gâté le bel univers du libre-échange. Alors vivement qu'on se tue et que ça soit fini ! Vivement qu'une ère nouvelle de régularité et de liberté commerciales unisse les démocraties européennes sur les ruines de l'empire du kaiser.

Mais les hostilités ne parvinrent pas à régler le conflit entre industries lourdes. Après Versailles, chaque nation apparaît comme un camp fermé. Patriotismes économiques ! Ne consommer que ce que l'on produit ! Car la production concentrée ordonne : ruiner l'adversaire. Et ce sont les élections bleu-horizon, les élections khaki.

Mais les changes se sont effondrés. Dans l'Europe il y a de grands trous noirs. Les bourgeoisies se